

Robert Ireland

IMAGES AMIES

2014 – 2021



art&fiction
Lausanne, Genève
2022

Couverture: Shani Lawrence, Stéphane Fretz et Robert Ireland
Cul-de-lampe: Christian Pellet

© art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève, 2022

« L'aventure, ce n'est pas seulement le merveilleux ou l'extraordinaire, c'est la façon dont, en chaque individu, du fait de ce qui lui arrive, son destin se forme et se noue, mais c'est aussi le récit de ce nouage : c'est l'événement, c'est l'advenir — et c'est ce qui le raconte. »

Jean-Christophe Bailly; *Saisir. Quatre aventures galloises*; Seuil; 2018; p.16.



REPRISE DE L'ÉCOLE POUR LES ENFANTS, du travail pour nous. Difficulté de me remettre « dans le coup » : un peu suspicieux. C'était comme si toutes les petites choses à faire submergeaient toute perception d'une entreprise plus vaste et profonde. Qui est sans cesse reportée au profit, justement, de ces petites choses qui ont pour seul avantage d'être vite réglées et, de ce fait, reléguées dans la catégorie des « choses faites ».

« L'essentiel attendra », me vocifère le réel...

Ces états d'âme m'ôtent le goût de mon travail artistique. Me manque le souffle mais aussi l'aiguillon. Chaque petit pas dans le sens de la création semble me coûter.

..... Reprises ; 6 janvier 2014

REGARDANT, CE MATIN, les montagnes enneigées, les couleurs rosâtres et bleutées d'un ciel à peine ébloui, tout en amenant ma fille à l'école, je me suis dit qu'il me fallait davantage jouir de ces instants-là. Car si j'ai le

bénéfice de temps à ma disposition (mes jours d'atelier), je semble en revanche ne pas vraiment en profiter pour me sentir libre; je me claquemure, j'abats le travail que je me suis imposé (et qui est souvent périphérique au côté créatif de l'art). Certes, il m'arrive de méditer et de prendre du temps pour la réflexion.

Ce qu'il manque, c'est une relation pure aux choses. Avec la création artistique, il y a bien sûr le moment magique de la découverte, de l'expérience, du faire. Mais ce n'est qu'une portion congrue face à la recherche de matériel, au stockage, à l'archivage, à la fabrication de dossiers, à l'accrochage/décrochage d'une exposition, etc. Cette profession variée est un bienfait, sans aucun doute. J'ai pourtant le sentiment que l'essentiel est noyé dans le périphérique et que dès lors que le temps me fait défaut, la portion qui paie le prix est l'acte même — fondateur et fondamental — du faire artistique, du «Kunstwollen». Comment modifier cette mécanique? Il y a un autre pendant — écueil à éviter — qui est le «faire à tout prix»: aussi absurde que de dessiner le paysage parce qu'on le trouve beau, ce qui dans un inconscient profond s'apparente à un acte d'orgueil, de jalousie, ou en tout cas à une pulsion

narcissique de vouloir exister en s'appropriant le monde.

C'est dans ce sens que je retiens l'économie visuelle de ce moment d'admiration du paysage que j'ai rencontré ce matin (tout en tenant ma fille par la main).

.....Main-tenant; 7 janvier 2014



EN MONTANT LES ESCALIERS de mon atelier, ce matin, je me suis dit que cela faisait quatorze ans que j'étais au même endroit (même si je me suis absenté une année à Rome). Sous un certain angle, c'est un privilège: un bon espace, une bonne organisation de travail, etc. Mais l'habitude peut emprisonner ou du moins limiter l'inspiration. Peut-être dois-je casser tout cela. La question est de savoir à quoi je tiens.

Cela tombe sous le sens que j'ai besoin de mon atelier, qu'il est espace mental, prolongation de mes pensées, et qu'il me procure un équilibre psychique salvateur.

Je me sens comme submergé par les travaux que j'ai réalisés, année après année. J'ai une trentaine d'immenses toiles qui encombrent mon atelier et dont je ne sais que faire. Elles paralysent mon espace d'atelier. C'est comme si je m'enterrais vivant avec la production de mon travail.

.....À reculons; 7 janvier 2014



DATE ÉCRITE À NOUVEAU presque automatiquement dès lors que j'arrive à l'atelier et m'assieds avec un café à ma petite table...

Mais je n'ai rien prévu d'écrire. C'est une sorte de mise en route.

Probablement aussi une légère pointe de nostalgie face à l'ancienne habitude de « tenir » mon journal (arrêté en mars 2010 si je ne me trompe et dont j'ai coulé du plâtre sur les quelque cinquante carnets...).

Le petit rituel café/écriture que j'aimerais tant redéployer les matins mais dont le désir butte contre mon intransigeance qui refuse toute oisiveté, péroration et création qui ne serait en profondeur. Une telle exigence a cela d'idiot que c'est souvent dans les détails qu'ont lieu les découvertes les plus créatives...

Je me rappelle mon année à Rome, me levant avant tous les autres résidents, me faisant mon café et le transportant dans ma tour-atelier. De là, j'observais la ville s'éveiller.

Aurai-je une fois des regrets de ne plus pouvoir accéder à mon journal lorsque, plus vieux, je voudrai y recourir afin de me remémorer tel ou tel événement, tel ou tel état d'esprit? Sûrement; même si cela ne m'a pas encore pris.

Je ne puis qu'être à demi rassuré par le fait que je crois avoir extirpé de mon journal tout le meilleur, à savoir les éléments « littéraires » qui me paraissaient dignes d'intérêt. Et je ne voudrais pas subir une spoliation comme Kafka dont le journal a été publié à titre posthume par Max Brod, contre son gré. Il y avait trop de

choses personnelles à son goût — mais il faut admettre que cela en valait la peine.

..... Quoi de plus ? 21 janvier 2014



ENCORE MAINTENANT JE TIENS fréquemment la main de ma fille — l’amenant à l’école, nous promenant... Je pense au terme *maintenant*: la beauté de la métaphore de cet acte associé au présent pur.

Tenir sa main m’emplit de doux bonheur. Je sens que je puis la rassurer. Tenir une main est rester en lien. Sa main est une œuvre de précision — telle la mienne mais réduite —, avec la complexité des nombreux os, attaches et muscles qui font tout le raffinement de l’être

humain puisque, à certains égards, c'est à travers les mains qu'est porté le Monde.

Maintes fois incertain, dubitatif, je me suis posé la question de ce que je laisse au monde à mes enfants. Manifestement, ce monde ne va pas si bien. Aucun modèle n'a su être appliqué pour le bienfait de l'Humanité. M'interrogeant sur cela, je m'avise que ce qui importe n'est pas tant l'état du monde — l'on ne peut pas grand-chose contre l'égoïsme, le calcul politique, la bêtise humaine ou encore sa cruauté. Ainsi, c'est plutôt une question de construction : qu'est-ce qu'on apporte à nos enfants comme compétences afin qu'ils soient à même de faire face au monde de manière indépendante ?

Cela se fait par notre propre comportement, l'éthique que l'on applique, la cohérence dans nos propos.

.....Main tenue; 27 janvier 2014

EN REJOIGNANT À PIED MON ATELIER, je passe devant le bâtiment où se trouvait, il y a quelque six ans de cela, une quincaillerie. J'ai le souvenir amusé suivant qui me revient : j'avais demandé de très petits clous et le vendeur me les avait décomptés un à un car ils se

vendaient à la dizaine! Cela prenait un certain temps à l'employé de les compter avec ses doigts épais. Tout cela pour un prix dérisoire.

Souvent, dans mes moments de creux de vague, sans aucune inspiration, j'y allais afin de rôder dans les rayonnages. Car en fait il y avait de tout: tellement d'articles imprévisibles, improbables, dont la découverte me donnait parfois l'aiguillon de stimulation afin de prolonger mon travail artistique.

Comme pour les bibliothèques, on trouve peut-être ce qu'on est venu y chercher. Mais c'est plutôt la rencontre inopinée des «bons voisins» qui nous met sur de nouvelles pistes inattendues. Ce magasin a dû fermer ses portes, concurrencé qu'il était par les maussades «brico-surfaces».

..... Quincaillerie; 24 février 2014

LA NORMALISATION DE LA PULSION du bricolage a en quelque sorte façonné des paysages «SimCity», clonés, faits des mêmes matériaux universellement dispensés dans les grandes surfaces du bricolage.

Le brico-surface répond peut-être à ce besoin humain — plutôt masculin tout de même — du

bâtitteur, du *self-made man* qui contrecarre l'ennui de la passivité après le travail par un surplus d'activités tangibles, visibles et satisfaisantes à travers le bricolage.

Le bricolage, c'est aussi l'indépendance vernaculaire qui n'a de compte à rendre ni à l'esthétique, ni à la planification. Aussi est-il l'un des grands producteurs de mauvais goût. Dont la faute ne lui revient que partiellement puisque d'évidence la distribution des matériaux fabriqués, normalisés est le fait des entreprises fournisseurs des brico-surfaces. Un léger glissement a lieu avec cette normalisation du bricolage: la globalisation des mêmes systèmes de construction et de matériaux va effectivement quelque peu à l'encontre de la notion de bricolage qui est l'acte même de « prendre ce que l'on a sous la main » et de recycler — voire de détourner — la fonction première du matériel utilisé. De la « pensée sauvage », il ne reste dès lors presque rien.

Les aspirations de la collectivité peuvent se lire en filigrane à travers les activités et loisirs qu'elle entreprend.

Tout comme une certaine standardisation low cost de mobilier dénote le peu de désir de voir son intérieur revêtir des qualités esthétiques, donc « artistiques » en finalité,

puisqu'aux designers spécialistes, innovateurs et esthètes, l'on préfère l'appartenance collective à une iconographie mobilière dont la qualité première serait justement son absence de style, de qualité, en bref, son indifférenciation. Mais surtout, argument ambivalent dans une société où l'argent est la valeur suprême, le bas coût devient la qualité première du mobilier, dont cependant la durabilité douteuse démontre le mauvais calcul de cet argument.

La notion du semblable — donc de l'appartenance collective — se retrouve dans le mobilier low cost tandis que celle d'unicité se niche dans le monde de la brocante où le mobilier amène une plus-value de nostalgie dans laquelle tout ce qui est vieux est bon à prendre. Tels des archéologues qui ne se posent pas la question esthétique de savoir si leurs trouvailles sont de bon goût — car l'on peine à imaginer que les civilisations passées aient pu avoir mauvais goût, ce jugement étant réservé aux produits contemporains —, nous nous voyons pris en tenaille dans une absence de jugement face à l'ancien (à l'Histoire). Alors que l'on s'avise d'avoir trop souvent des opinions péremptoires sur la valeur esthétique des nouveautés qui nous entourent, dès lors

qu'elles revêtent plus un caractère « artistique » que fonctionnel.

..... Bricolage; 24 février 2014

UN SENTIMENT GÉNÉRAL EXISTE dans le monde de l'art que l'artiste doit purger sa peine jusqu'au bout — jusqu'à sa mort. Le seul moyen de garantir l'authenticité de sa démarche artistique serait par la preuve d'un investissement total. Et du coup ce serait là aussi la garantie de la valeur économique de son art.

En effet, dans cette communauté, on peine à envisager que l'artiste soit capable d'arrêter de créer, ce serait alors le gage de sa médiocrité: « On savait bien que cela n'allait pas durer, que ce n'était qu'une passade, un loisir, une étoile filante... » Pour l'artiste lui-même, se résigner à mettre un terme — même s'il le souhaite provisoire — à son activité semble être un échec. Pourtant il faut une certaine dose de lucidité afin d'accepter de mettre fin à son travail: admettre que l'on n'a pas toujours et encore et pour la vie des choses à dire. Accepter la fatigue. Refuser la mauvaise habitude d'alimenter le corpus de son travail. Admettre que celui-ci n'intéresse peut-être plus autant.

Refuser les diktats de la marchandisation de sa propre création...

..... Mourir pour exister; 26 février 2014

EN TANT QU'ARTISTE, il m'est difficile de me sentir appartenir à une quelconque « corporation » d'artistes. Je l'ai toujours refusé. Je me sens bien trop souvent pris entre deux feux, ce qui ne facilite ni ma position d'artiste, ni celle de défendre coûte que coûte ce corps de métier. Ce mouvement antagoniste s'exerce d'une part avec la grande masse de gens aspirant à être artistes, ayant une approche de l'art très médiocre: s'octroyant ce titre plutôt par opportunisme ou en quête d'un statut social « excentrique ». Ces personnes sont souvent aussi frustrées de ne pas être reconnues par les professionnels. Elles ont un pouvoir de nuisance face à la culture et à l'évolution de l'« idée » que la société a de leur travail séducteur, banal, rassurant, voire éculé. Ainsi elles produisent et prolongent des mythes populistes et des préjugés tout faits sur l'art: un art décoratif, attrayant mais vide de sens. C'est l'ennemi intérieur.

D'autre part, il y a un cercle d'artistes parvenus, malins, opportunistes et souvent mandatés au point où ils passent plus de temps à rester en « contact » avec les pouvoirs et autorités culturelles qu'à se consacrer à leur propre travail. Travail qui se donne comme suffisamment innovateur pour entrer dans l'Olympe du monde des musées, galeries et collectionneurs. Ces artistes construisent avant tout leur reconnaissance à travers leur visibilité — qui peut frôler le harcèlement. Là aussi, le contenu est souvent pauvre: appauvri qu'il est par la répétition du même, la reconduction de ruses ou de « coups » et in fine la création d'une identité repérable, telle une image de marque qui, somme toute, rassure les amateurs qui n'aiment pas les changements.

Je ne me reconnais dans aucun de ces groupes dont le point commun — même s'ils n'ont que mépris les uns vis-à-vis des autres — est l'absence de relation critique à leur art, et à leur position dans notre société.

Et je me trouve là, comme d'autres électrons libres, à voltiger sans vouloir me plier à un jeu stratégique clanique d'appartenance. C'est comme si la société « bourgeoise » (dirait Adorno) s'arrangeait bien de ces deux « arts » qui ne remettent pas en question son attitude

consommériste de la culture (souvent comme faire-valoir statutaire).

Ceux assez éclairés face à ces deux blocs (antagonistes en apparence) de l'art en viendront finalement à haïr l'art, le monde des artistes, au risque de les mettre tous dans le même panier. Or, il m'est difficile d'accepter d'être associé aux malfrats de ces deux clans. Il me coûte pourtant tout autant de sentir que je devrais moi aussi haïr cet art plutôt que défendre le principe salutaire de l'art nécessaire à la société... La contradiction est la suivante: renier ces blocs équivaut à miner la discipline, tandis que les défendre est un faux pas éthique.

..... La haine de l'art; 1^{er} mars 2014

UN DÉCALAGE FRAPPANT a lieu entre art présent et art passé: on peut admirer l'art et son histoire mais il ne peut être reconduit tel quel, dans des investigations contemporaines plastiques, car alors l'art se résumerait à prolonger une nostalgie du passé. Sans doute est-ce la raison pour laquelle on est — nous les spécialistes — irrités de voir des artistes factotums produire des copies de ce qui est déjà du registre du passé, de l'Histoire. C'est comme si

des architectes se remettaient à faire des édifices gothiques... Mais ce fut en son temps un vrai débat puisque Viollet-le-Duc s'était fait le chantre du Néogothique, trouvant que cette forme parfaite ne pouvait être surpassée.

D'un autre côté, le présent de l'art, délesté de son bagage patrimonial, ne peut renier en vrac les apports du passé. Cependant, les problèmes sociétaux, les intérêts collectifs et les besoins communautaires ainsi qu'individuels ont tellement changé en l'espace de, disons, un siècle! L'art contemporain, difficilement assimilable car n'étant pas neutralisé (du moins pas encore) par l'Histoire, est pourtant remis en cause, menacé d'illégitimité. Faut-il donc toujours et encore attendre qu'il ne soit plus du tout «opérationnel» (comme l'est l'art non-contemporain puisqu'il est dès lors objet historique au même titre que des outils dans un musée d'ethnographie) pour qu'il puisse être «considéré», alors que, justement, il fonctionne avant tout en lien avec le présent dans lequel il s'est formé? La suite de ce paradoxe, qui repose sur l'assertion rimbaldienne «Il faut être absolument moderne», peut aussi rendre le contemporain «effet de mode». La mode étant le contemporain par excellence.

..... Être contemporain?; 1^{er} mars 2014

SERAIS-JE DÉFINITIVEMENT IRRITABLE au point de m'insurger contre la mode du «tout-ménage» culturel? C'est à voir...

Les faits sont que les papiers sous forme de fanzines, de mini-dépliants et journaux sont devenus pléthore dans le monde de l'art contemporain et croissent manifestement en proportion inverse de la qualité du contenu.

Souvent je me donne la peine de les lire, leur laissant une chance. Mais «lire» est déjà un mot trop fort car je me surprends à les feuilleter, puis ils finissent par m'échapper, me tombant littéralement des mains.

Qu'est-ce à dire? Ce n'est pas un feuilletage distrait à la manière de celui que l'on ferait (mais pas moi) avec un des tabloïds jonchant le sol des transports publics et squattant tristement l'imaginaire collectif en quête de sensations. Non, c'est que je n'ai rien trouvé: ces feuillets sont lisses et n'accrochent ni les sens ni le sens des choses. Un sentiment d'effroi apparaît alors après avoir été en contact avec eux: rien ne me reste, aucun sentiment profond, aucune trace de pensée, aucun état d'esprit critique, seulement une séquence hétéroclite (car souvent ce sont des travaux «collectifs») de moments vides.

Comment en sommes-nous arrivés là, à cette accélération quelque peu arrogante de refus du sens, de formalisme avant tout, de jouissance d'exister en étant multiplié, tout en tombant dans une situation médiocre d'inimportance superficielle: dire haut et fort et à tout prix qu'on n'a rien à dire?

.....Fanzine; 3 mars 2014

CE N'EST QU'AVEC UN GRAND REcul — celui du temps et de l'expérience — que l'évidence de l'encodage de l'art contemporain me frappe. En dépit du fait d'être trop dedans, j'ai réussi à maintenir une distance critique minimale qui me permet de me prononcer.

Je dois avant cela me rappeler à moi-même combien les débuts de mes recherches picturales étaient liés à ces questionnements sur les codes, les supports, les habitudes d'un certain art occidental de la fin du deuxième millénaire.

J'avais très vite interrogé les signes (flèches, références, schémas, etc.) ainsi que les systèmes «non-artistiques» de représentation dessinée.

J'avais aussi longtemps exploré les limites de nomenclature de l'art (est-ce une sculpture, une peinture, une installation...?). Après être

passé par là — avec même une phase iconoclaste — j’ai pu tempérer cette remise en question de la validité matérielle, comme pour mieux me concentrer sur le message et son approfondissement.

Je reviens maintenant à ces observations, sur les codes, sans entrer cependant dans les détails. Je m’interroge sur les systèmes incontestés des formats, des séries, des photos encollées sur de l’aluminium, du châssis, des cadres en verre, du mur blanc, du cartel et du carton d’invitation... Ces questionnements ne sont pas nouveaux et j’en fais largement état dans mes réflexions écrites.

Ce qui m’interpelle est plutôt la question de la (non) permanence de l’art dès lors qu’il est déplacé, extrait de son contexte autant matériel (galerie, musée), public, qu’économique. Est-ce qu’une œuvre fonctionne encore hors de son contexte? A-t-elle un sens pour d’autres cultures? Il est évident que l’artiste a le souhait irrésistible de produire un(e) œuvre universel(le) car justement il a cru échapper aux cadres des disciplines, classifications, champs opératoires prédéfinis, etc. Cependant, l’art lui-même est cet *apparatus*, et les critiques, les revues sont aussi là pour «fabriquer du sens»,

même là où il en manque: l'art fait partie de son époque.

Échapper à cette fatalité ne mène à rien. Mais la question demeure légitime: l'art fait-il sens hors-sol?

Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles les interventions artistiques dans l'espace public sont un champ qui m'intéresse, dans la mesure où l'art n'est plus dans son contexte culturel et n'est même pas forcément perçu comme étant de l'art.

Pour finir ce bref excursus, je pense que l'art, autant que la religion, les archétypes de l'interdit, du tabou, etc., fonctionne avec un « fonds commun » appartenant à tous.

À nous de savoir, individuellement, qu'en faire.

..... Habitus de l'art; 1^{er} avril 2014

HIER, JOUR DE MES CINQUANTE ANS, je me suis blessé d'une entaille de biseau à bois dans le gras du pouce. Du coup, j'ai été réduit à ne plus pouvoir travailler, la main emballée d'un bandage.

Je n'ai jamais bien connu la signification chiromancienne des lignes de la main, mais l'image m'est venue que j'avais moi-même

inconsciemment tenté d'en dessiner les changements de vie grâce à cette balafre.

.....Entaille; 26 mai 2014

LORSQUE L'ON EN A URGEMMENT BESOIN, on s'aperçoit qu'on l'a perdu, qu'il n'est plus accroché à la poche intérieure de son veston. Et l'on se rappelle avec irritation du moment où telle personne nous a demandé si l'on avait de quoi écrire et si l'on pouvait le lui prêter un court instant. Pas de quoi en faire toute une histoire: de toute façon, des stylos, il y en a partout. De plus, leur coût (mais du coup aussi leur qualité) est moindre.

À ce moment, nous entrons dans une phase d'absence de stylo. Nous nous en apercevons et sommes sans cesse à nous mettre à la place même de ceux qui nous irritaient tant: ceux qui nous demandaient de prêter notre stylo «un instant» sans nous le retourner (en général par pure inadvertance).

Puis les choses s'inversent, notre cleptomanie momentanée et involontaire nous fait nous retrouver subitement entourés de stylos de toutes sortes et de provenances diverses,

indéterminées. Dans la plupart des cas, pris à d'autres...

.....Stylos; 27 mai 2014

SI LA BIBLIOTHÈQUE RÉVÈLE la personnalité de son propriétaire, en en traçant comme un portrait, je m'étais pour ma part de longue date résolu à ne pas m'en constituer une.

La bibliothèque universitaire et ses extensions me suffisaient amplement. De plus, j'ai toujours apprécié la légère pression du délai : cela m'obligeait à lire de façon soutenue, ce que j'ai toujours fait. Dans tous les cas, je suis membre de cette bibliothèque depuis l'âge de seize ans.

Il n'est pourtant pas aisé de se sentir appartenir à une bibliothèque. Mais plus difficile encore de se l'approprier. Les livres changent, sont absents, etc. Ceux que l'on cherche ne sont parfois même pas acquis (fait tout de même plutôt rare).

Cependant, une inversion qui prit une fois place me toucha alors que j'allai reprendre un livre de Maurice Blanchot à la bibliothèque : je l'avais lu il y a quatre ou cinq ans déjà et voulais y puiser quelque élément. Lorsque je revins

à la maison et l'ouvris, un signet en tomba. À ma surprise, je reconnus tout de suite ce signet : c'était une carte provenant de notre espace d'art, à l'époque — donc absolument original, tiré à peu d'exemplaires. Il me tomba dans les mains comme une résurgence subite d'un temps plus reculé. Il s'avérait donc soit que personne n'avait emprunté le livre entre-temps, à savoir durant environ cinq ans, soit que personne n'avait osé ni même eu l'idée d'en enlever le signet que j'y avais laissé.

.....Signet; 17 juin 2014

JE RÉALISE QUE CELA FAIT au moins une année que je suis à la quête du chausse-pied. À chaque fois je m'étonne de ne pas le retrouver. Et dans cet instant même de frustration, je dois me rendre chaque fois à l'évidence que je sais bien qu'il a été cassé sans avoir été remplacé.

À la période actuelle de ma vie, je croyais que j'en étais à la phase de consolidation de mon empire : que les petits à-côtés, les plaisirs, les luxes et le futile — comme l'est le chausse-pied — pouvaient enfin entrer en ma possession et me simplifier la vie. Car le chausse-pied ajoute de l'agrément au geste agressif d'enfiler

de force ses souliers. Du coup, je me trouvais nez à nez avec la réfutation de cet espoir : il me manquait toujours quelque chose. Et ce quelque chose n'était somme toute pas grand-chose. Mais ce « pas-grand-chose » devenait par moments surestimé parce que, justement, il faisait défaut à l'instant où l'on avait besoin de recourir à son aide.

Dans cet empire de consolidation, il n'y avait ni temps ni place pour des préoccupations aussi insignifiantes que réparer tel appareil, déplacer tel meuble, acquérir tel objet disparu, cassé ou usé.

Ce chausse-pied devint alors l'aiguillon d'un système insoluble des objets : utiles, nous simplifiant la vie, mais nous aliénant aussi, surtout par leur absence. La cartographie du quotidien de cet empire de consolidation aurait voulu se donner l'air d'une science exacte, d'un relevé complet. Mais il y manquera toujours une pièce. Qui suffira à tout mettre à mal.

..... Le chausse-pied; 17 juin 2014

ATTENDANT UN BUS, je me suis vu dans le reflet d'une vitrine. J'étais appuyé contre un poteau. Cela m'a fait saisir un pan de mon

système comportemental dans l'espace public: je ne me détache pas du site ni ne m'exclus de mon environnement. Au contraire, je m'y adosse, j'entre en contact avec murs, piliers, lampadaires, dans un réflexe d'appropriation et même de fusion. Si j'ai relevé ce type de mœurs en moi de longue date, ce n'est que maintenant que je le comprends mieux. C'est comme une occupation territoriale: quand je suis là, dans un lieu, je m'y frotte, je fais corps avec lui. Je ne suis toutefois ni expansif ni démonstratif ou arrogant. Ma position est généralement nonchalante, en appui asymétrique. C'est un peu comme si j'usais des lieux comme de béquilles.

S'appuyer sur des lieux.

Cette habitude proviendrait-elle de mon histoire vagabonde dans des endroits divers, transitoires, extérieurs? Est-ce une attitude de laisser-aller, de détachement infantile? C'est peut-être tout simplement le plaisir de s'intégrer dans les espaces, là où l'on se tient.

..... Béquille; 17 juin 2014

LE TEMPS PASSANT ET L'ÂGE AIDANT, je ressens ce rétrécissement inexorable sur nos «vieilles terres». Même si c'est un fantasme de

l'ordre de la narration de *L'arrière-pays* d'Yves Bonnefoy, quelque chose me reste. Tel Tarkovski qui s'attarde à filmer une peinture de Piero della Francesca dans une église italienne.

J'ai accompli ces chemins initiatiques, errant d'une église à une autre, afin d'y voir un Pontormo, un Rosso Fiorentino... La même ambiance que les *Noms de pays* de Proust ou des récits de Pavese confirment maintenant ce que je savais déjà : que je n'ai pas besoin de l'éloignement afin de trouver un certain sentiment d'appartenance. Même fictif, je le répète.

Quelque chose a lieu. L'intuition de savoir où je suis. De savoir que, malgré toute l'immense histoire des exactions qui jalonnent le Vieux Continent, je puisse tout de même m'attacher à ces mouvements de civilité, ces désirs de culture, d'art, d'échappées poétiques.

Comme de lire l'Arioste sur un ancien mur en pierre à Pontremoli, exténué par les cols effectués avec une vieille bicyclette... Comme de relire encore et encore les poésies de Pétrarque en italien. Ou plus loin encore dans le temps, récitant par cœur *Le bateau ivre* de Rimbaud sur les crêtes des montagnes basses des Cévennes.

Comme si, à chaque fois, j'avais besoin de lier à des lieux un peu de poésie, d'art.

Et des livres, bien souvent (à une époque maintenant révolue, il est vrai) dans les parcs. Dans les squares de Paris, devenus ma pièce supplémentaire lorsque j’y habitais. Ou encore, parce que plus calme et à proximité, le cimetière du Père-Lachaise.

Le soleil traversant la frondaison de ces arbres centenaires, ici dans le Tarn, me renvoie à d’autres moments où l’astre devenait le deus ex machina qui régissait la théâtralité du monde. Mais où l’Homme a sa place dans cette nature qui pourtant le dépasse.

Ces arbres, dont la plupart sont d’essence lointaine — des Amériques ou de Nouvelle-Zélande —, nous tirent vers les nouveaux continents, vers l’épopée de Chateaubriand et de son *Atala*.

Je me rappellerai avoir vécu ce même sentiment face à ces autres arbres «étrangers» lorsque je visitai la Vallée-aux-Loups à Châtenay-Malabry : dernier refuge de Chateaubriand.

Ma taille et mon âge sont infimes face à ces arbres.

De retour à la Vallée-aux-Loups quelques années après, je fus défait par la vision de ces arbres bicentennaires arrachés et écroulés par la force de la tempête Lothar.

Cependant, retourner dans les lieux ne résout rien. Bien qu'il en émane le plaisir de la vérification, il est parfois difficile ou encore illusoire de recouvrer les sensations une fois vécues. C'est une quête de l'éternel retour qui nous met parfois face à l'échec du temps, à des décisions brouillonnes. Car, dès lors que le temps de vie avance, il est complexe de ne pas tomber dans l'écueil du regret. Le regret, c'est l'arrière-pays exprimé par Bonnefoy : l'intuition qu'il aurait plutôt fallu prendre la bifurcation de gauche que celle de droite...

Que faire de cela ?

On ne refait pas sa vie. Au milieu d'elle, on parvient — à quel prix ? — à reporter l'issue de la mort par des ruses de contournement qui ne mènent pas à grand-chose.

..... Lieux des livres ; 23 juillet 2014



LE POINT DE VUE QUE J’AI dans cette maison — au Cros, près de Mazamet, dans le Tarn — n’est pas semblable à celui de la maison même sur ma personne. Quelque chose de leibnizien s’ouvre comme concept.

La maison, vieille de deux cent cinquante ans, faite pour des séjours estivaux, voit défiler en son corps une série de gens dont certains ne reviendront jamais. Moi, elle m’aura vu quatre fois, dont la première il y a seize ans de cela à peu près.

Ce défilé accroît sa perception de la civilisation humaine, ses rituels et comportements : ceux-ci ne font que passer, dans les lieux et dans le temps. Tandis qu’elle, entravée par ses fondations, s’apparente plutôt à la géologie. Elle est progressivement modifiée par l’entreprise des humains qui ne peuvent s’empêcher de s’agiter, de transformer, de vouloir laisser leur marque par la destruction, la rénovation, etc. Cette maison, en dépit des apparences et transformations, reste « elle-même », maintient sa position dans le repli de la colline, entourée qu’elle est d’arbres, gardiens qui lui envient son âge. Car elle n’est pas seulement un abri, elle est aussi l’âge d’homme, le gîte de leur propre temporalité.

La maison du Cros a vu plus que ce que ses hôtes ont pu voir de leur vie. Mais elle a aussi vu, parmi l'apparence des changements de temps, une permanence du monde qui l'y inscrit fortement. Ce sont ces sentiments qui constituent bien souvent les lieux immémoriaux : génies du lieu.

Je suis très sensible à ces endroits car ils me dépassent tout en m'englobant. En cela, ils m'ancrent dans le giron du monde.

..... Monade; 25 juillet 2014

«À CHAQUE JOUR SA TÂCHE» était un *modus vivendi* que j'ai tenté de m'appliquer auparavant — sans toujours y parvenir. Ce qui a permis de contourner le sentiment effaré de voir un jour, un moment, du temps filer devant moi sans que je puisse l'appréhender. Ce point de vue de spectateur (comme si le temps était un objet, une matière extérieure à moi) commence à se modifier dès lors que j'admets que le temps est « en moi » et non pas « au-devant de » ou « derrière » moi. J'essaie de vivre ces métabolismes temporels en moi, de les éprouver, de les ressentir. Cela modifie la donne.

..... À chaque jour sa tâche; 25 juillet 2014

JE MESURE AVEC CURIOSITÉ, parfois un peu d'anxiété, les modifications que me font vivre mes vacances. Dormant beaucoup, c'est comme si quelque chose de moi m'échappait au profit du rêve et de l'inconscient. Et, contrairement à une interprétation positive de cet état, je m'inquiète de voir ma psyché dériver si loin de ma réalité: comme si elle avait été trompeusement attirée par le chant de sirène d'un monde onirique débridé, trompeur.

Je me sens dispersé.

Et, dans la journée, je me sens aussi quelque peu « retiré ». Des gens et des choses. N'étant que peu préoccupé, je me sens alors peu impliqué. Un détachement par défaut s'opère. Comme c'est un état qui ne m'est pas familier, je dois encore bien en saisir les propriétés, amadouer tout cela. Je me pose bien sûr la question de savoir si c'est bien cela la voie dans laquelle je dois m'engager.

.....État de profondeur d'être; 25 juillet 2014

JE ME RAPPELLE D'AVOIR ÉCRIT, ICI, au Cros (ce hameau près de Mazamet, dans le Tarn), un texte en forme de point d'interrogation autour de la question de la beauté (« irritable »,

disais-je) de la couleur des hortensias. J'ai en effet souvent été irrité par l'obscénité chromatique des fleurs. Cette explosion criarde m'a toujours semblé incongrue. La vanité de la séduction m'a toujours rendu méfiant. Ainsi, il y a quinze ou seize ans, je m'interrogeais au sujet de ces hortensias sur la pelouse. Depuis le salon d'où j'écris, je les vois. Ces fleurs de grand-mère qu'il y avait justement chez la mienne, à Sea Holme, la maison de Herne Bay dans le Kent. Seule maison à laquelle était attachée mon enfance.

Quinze ans plus tard, je suis à côté d'elles. Si elles n'ont pas changé, mon regard porté sur elles l'est assurément. Je ne les invective plus. Comme si de guerre lasse j'avais fini par accepter le triomphe de leur beauté. Mais bien plus encore : j'ai accepté que la vanité, si elle existe, puisse être plus qu'une simple semonce existentialiste face à la mort/la vie. Elle pourrait aussi être le moment dérobé de beauté ineffable que l'on accueille comme un cadeau.

Sachant que tout fuit et qu'alors une immersion chromatique dans nos rétines, telle une peinture d'Odilon Redon, ne peut pas nous faire de tort.

LE RELÂCHEMENT EST LE PROPRE DES VACANCES : ne plus faire comme d'habitude, rompre avec la programmation, s'imprégner du présent...

Quant à moi, j'ai de longue date été prudent face au relâchement car la création est une discipline étrange qui exige un rythme, des habitudes et une exigence d'autant plus grands et complexes qu'ils ne sont pas mesurables à l'aune d'une rentabilité.

Pourtant, le relâchement fait intégralement partie de ce processus créatif en cela qu'il participe à un état de disponibilité face au monde. Et la question répétée ad vitam aeternam de la création est celle de son initiation. Étape préliminaire qui coûte tant que l'on se met à inventer des artefacts pour en contourner la rugosité. Se laisser surprendre. Être en suspension. Saisir au passage une sensation. Le relâchement, c'est aussi l'incapacité à créer, avec son corollaire qui est l'angoisse de ne plus pouvoir « recommencer ». De ne plus rien pouvoir dire.

Diastoles et systoles d'une heuristique artistique, ces moments (de relâchement) entachant la création en sont le lot quasi quotidien. Qui font ressentir toute la difficulté d'insister et de persévérer dans le fait artistique.

Ce n'est qu'à ce prix-là que l'on sait si cela vaut la peine de tenir le coup dans l'espace de l'art et pourquoi on le fait. Sans doute en premier lieu afin de se donner une consistance.

Jusqu'à maintenant, non compris, curieusement, je ne me suis jamais posé la question de savoir si j'arrêterais mon travail artistique. Cela fait partie de ma psyché. Ce n'est pas un quelconque attribut.

.....Relâchement; 31 juillet 2014

JE CROIS ENFIN CONNAÎTRE l'une des raisons pour lesquelles j'aime me lever avant tout le monde le matin: pour le calme. Ma rencontre avec la journée se fait d'abord avec le paysage. Mais ces levers sont toujours liés à des moments furtifs d'écriture. Façon de me retrouver moi-même face à l'agencement de mes pensées, encore pris dans la déstructuration de l'inconscient.

Puis, peu à peu, mes enfants, mon épouse, se réveilleront. Et là, je redeviendrai, pour la journée, père, mari, compagnon, etc.

Tandis que ces rares heures du matin m'octroient le répit de n'être que moi-même.

.....Calme et attente; 31 juillet 2014

AU MATIN, JE VAQUE À MES AFFAIRES pendant que ma famille dort encore.

Le Gros. Encore un lieu que je quitte et que je ne reverrai sans doute plus. Ce genre de calcul est le lot du temps qui passe: on croit, adulte, avoir le pouvoir de sans cesse y retourner. Puis, peu à peu, l'on doit bien se rendre compte que l'on ne pourra plus renouveler le retour dans certains lieux — de préférence magiques, profondément inscrits dans notre intimité.

Retourner dans un lieu connu, c'est un peu renouer avec soi: entrer dans une demeure, franchir le palier d'un intérieur qui contient quelque chose de nous, même si ce quelque chose est révolu.

Se rendre visite à soi-même, c'est là aussi tout le tréfonds de la création artistique.

.....Retours; 2 août 2014

EN PRENANT MON ÉTUI À PLUME et mes deux carnets pour m'installer dans le jardin de l'hôtel à Collioure, je me suis demandé ce que je répondrais si l'on me demandait ce que j'étais. Sûrement pas «écrivain»!

Je me rappelle que je contournais la question de mon statut des années durant lorsqu'on

me demandait ce que je faisais : je peinais à me dire artiste. Même si, de guerre lasse, j'ai depuis environ une dizaine d'années assumé ce statut d'artiste, il me met encore et toujours mal à l'aise. Auparavant, ma réponse était faite pour simplifier et ne pas devoir entrer en matière sur ma perception de ma place dans le monde. Aussi, je ne me reconnaissais pas en tant qu'artiste dans le cadre social où tout le monde se revendiquait l'être sans fondement. Qu'était-ce donc être artiste sinon remplir un cliché et répondre à un imaginaire populaire ambivalent — entre mépris et admiration...

Être écrivain m'est encore plus complexe à revendiquer du moment où j'ai considéré cette activité comme découlant de mon travail « pictural », en tant que prolongation, mais aussi de mélodie en mineur palliant à des trous productifs, des creux de la vague.

Tout a été une composition dans mes occupations. Les activités « pécuniaires » ayant la mauvaise place dans la mesure où elles étaient connotées comme vénales (donc absentes de libre arbitre) et nécessaires à mon indépendance en tant qu'artiste. Il est vrai que j'ai d'instinct négligé de tout temps de me mettre en ligne de mire d'un marché de l'art. Ma circonspection — plus forte que tout raisonnement — m'a

toujours empêché de « jouer le jeu ». Peut-être était-ce déjà là une situation éthique qui dis-sociait à mes yeux l'investissement que j'ai fait dans mon engagement de production d'images s'opposant à ce que je ressentais comme un dévoiement de l'art par la neutralisation que son coût pouvait générer.

En même temps, je me souviens qu'à un moment donné il m'a été important de revendiquer le statut d'artiste dans un contexte social et culturel se dégradant, afin de signifier qu'un engagement de vie pouvait se faire en dépit d'une fragilité financière. J'ai toujours pensé que la société ne devait pas produire que des salariés et travailleurs et qu'il fallait qu'elle se confronte à l'existential à travers le temps disponible — partage du sensible —, mais non pas dans le sens évasif de « loisir » qui est remplissage, justement, de cette prise en charge existentielle de soi.

À l'heure qu'il est, je n'ai jamais pu me départir de cette attitude. Je suis convaincu qu'elle est éthiquement juste, justifiable et justifiée dans mon cas. Cependant cette position, je le rappelle, est avant tout « instinctive » et non pas raisonnée.

Tout comme Gilles Deleuze disait des philosophes que leur activité consiste à « créer des

concepts », je pense que ma vue sur l'artiste est qu'il crée des formes langagières autonomes.

C'est pour cela que je peine à chapeauter mes activités du seul intitulé d'« artiste ». Car j'écris parfois : ce qui est ma façon de mettre en forme mes percepts. Cela peut aussi quelques fois aboutir à une forme « picturale ».

..... Statut; 3 août 2014

JE ME REPRENDS À SONGER à *Malone meurt* de Beckett, écrivant l'ultime (son agonie à l'hôpital) et cherchant son moignon de crayon : outil arrivant en bout de course mais permettant à Malone d'exister encore un peu par le texte. Tout comme Beckett.

Ici, dans le jardin de Collioure, j'en suis au même point, comme si mon existence dépendait de façon ultime de ma plume.

En effet, elle me permet d'apposer le langage, de dépasser ma dimension d'homme-animal actif mais guère pensant. Ce hiatus avec le présent a toujours existé chez moi : quand d'autres de mes pairs (féminins surtout) s'abreuvent du présent pur — sans nécessité de projet, sans temporalité, sans limite — moi, je m'inquiète et me sens intranquille. Le présent me renvoie

probablement à un état de non-existence ou, j'en conviens, à une incapacité à me laisser aller dans le « non-être ».

Ma plume a été un long compagnon : j'ai écrit de façon régulière depuis l'âge de seize ans. L'écriture, si elle m'a fait avancer dans la domestication de ma propre personne, m'a cependant « aliéné » en devenant nécessité (que j'ai partiellement brisée par mon refus de poursuivre les annotations de mon journal en 2011).

Ce compagnon de tout temps m'a permis de résister à la sensation panique d'être dissout dans le monde. C'est un filtre de protection. J'admets qu'à la longue les protections — dès lors que le danger est levé — peuvent devenir psychopathologiques si elles sont réitérées.

Ainsi, tant bien que mal, je m'accroche à ma plume afin d'éviter que mon être ne sombre dans l'inexistence à partir du moment où les valeurs et croyances ne sont plus de mise.

Tout comme Malone. Tout comme Beckett. J'ai, à l'arrêt de mon journal, opéré une modification : ne voulant plus rien écrire d'anecdotique, ni de futile. Éviter la plainte et rester digne. Mes petits textes — autant de bouteilles à la mer — jalonnent mes derniers carnets et je retourne à mes anciennes amours littéraires (Valéry, Nietzsche, Blanchot, voire Barthes dans

la fragmentation par fiche): ceux qui ont créé un autre sens dans la pensée contemporaine.

La fragmentation est un état difficile à assumer: elle fait fi du roman, de la totalité et, du coup, du sens de l'«œuvre»; sa dimension éparsée révèle la complexité du disjoint. D'évidence, ces modes de pensée contemporains sont aussi très exploratoires et peuvent mener très loin, même si ce n'est pas vers un havre de paix et de certitude.

Je suis donc coincé entre la pensée brève et l'écriture-fleuve, entre le journal et les aphorismes. Je me méfie de ces écueils et louvoie entre eux sans y succomber.

Je crois bien que mon «roman» *Inframémoire* peut attester cela: des fragments mal jointés qui pourtant configurent la silhouette d'un tout; sans certitudes et sans permanence, tels les matériaux utilisés pour fabriquer la cabane dans les arbres de mes enfants. Je suis toujours à la réparer, à la modifier. Elle ne connaît pas de forme définitive et n'ignore pas que son destin est la ruine.

..... La plume comme ultime outil; 4 août 2014